



ESSAI
Petite leçon de démographie
Page F 5

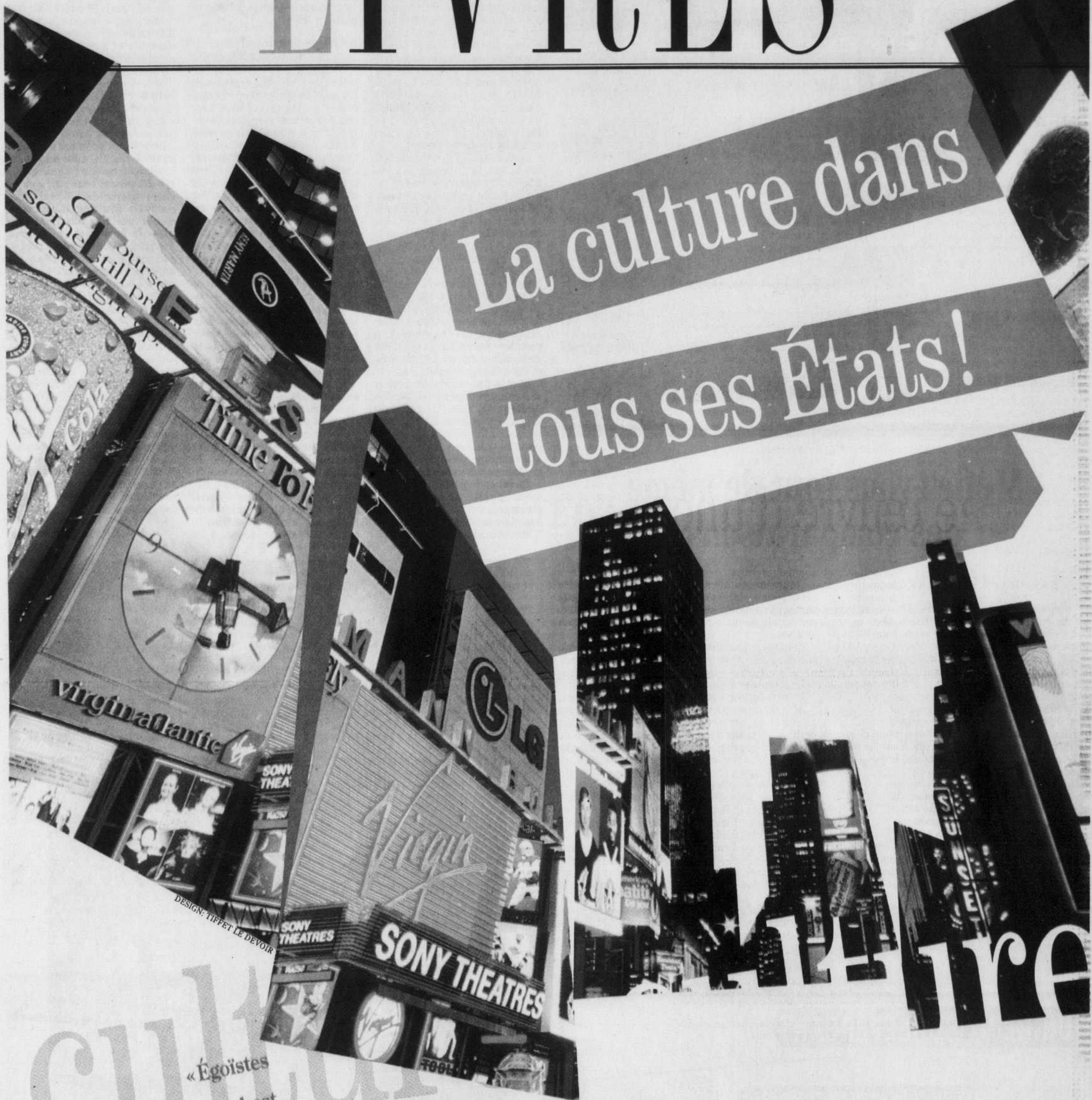


LITTÉRATURE
Le nouveau Stéphane
Bourguignon
Page F 3

CAHIER **F**

LIVRES

La culture dans
tous ses États!



«Égoïstes
et philanthropiques: tel est
le miracle de l'humanisme
civique culturel»

«J'ai voulu apporter une
explication, non pas favorable
ou critique, mais tout
simplement objective du
système culturel américain»

Pas besoin d'être Elvis Gratton pour admirer la culture américaine, la grande comme la grosse, celle des excellentes productions de l'industrie du divertissement comme celle des artistes de pointe. Ce pays compte plus de Prix Nobel que tout autre et donne encore le la dans d'innombrables disciplines artistiques. Dans son ouvrage pionnier *De la culture en Amérique*, le sociologue français Frédéric Martel trace le portrait global du système culturel américain, un monde efficace et méconnu où le ministère de la Culture n'est nulle part mais la vie culturelle, partout...

STÉPHANE BAILLARGEON

La vente de plaques d'immatriculation de voitures rapporte environ quatre millions de dollars à la Tennessee Arts Commission, soit environ la moitié de son budget total annuel. Chaque fois que le propriétaire d'un gros VUS ou d'une petite voiture hybride, s'il s'en trouve, décide de personnaliser son véhicule à l'aide d'un des 90 modèles de «vanity plates» à l'effigie des universités ou des corps d'armée, il ajoute environ quatre-vingt belles piastres aux frais courants d'immatriculation et fait tinter la grosse caisse de la petite agence culturelle. San Francisco a trouvé un autre moyen pour financer les arts par les «chars». La «taxe touristique» de 14 % s'applique à toute location de voiture et aux nuitées à l'hôtel. La mécanique fiscale, qui n'affecte pas ou si peu les résidents de la ville californienne, rapporte plus de 200 millions de dollars, bon an, mal an, dont 7 % sont réservés aux quelque 225 institutions culturelles de la ville.

Le secteur privé américain n'est pas en reste avec une vingtaine de milliards de dons annuels aux arts et à la culture. La manne représente quarante fois le budget du ministère de la Culture et des Communications du Québec et cinq fois le budget du ministère de la Culture de la France (voir le tableau comparatif en page 2).

Les quelque 4000 universités et collèges des États-Unis en rajoutent encore. Ils forment les publics de demain, irriguent artistiquement des régions entières avec leurs 700 musées, 110 maisons d'édition et 3500 bibliothèques, dont 65 possèdent plus de 2,5 millions de volumes chacune et 2300 Performing Arts Centers. L'American Repertory Theatre, rattaché à l'université Harvard, jouit d'un budget de neuf millions de dollars, supérieur d'un bon tiers à celui du TNM, notre petit théâtre national. Le Kranert Center, lui aussi situé sur le campus de la prestigieuse université, présente 150 spectacles par an et emploie 87 personnes à temps plein. Le vaste réseau post-secondaire américain s'avère d'ailleurs le premier employeur des deux millions d'artistes recensés par le ministère du Travail américain.

Voilà donc comment se finance la culture aux États-Unis. Par les mille et un moyens d'un système global et complexe, efficace et généreux, qu'expose avec maestria le sociologue Frédéric Martel dans son ouvrage pionnier *De la culture en Amérique*, arrivé ces jours-ci dans les librairies québécoises. Qu'est-ce qu'on dit? Thank you, sir...

Un anti-BHL

Ancien attaché culturel de France à Boston, spécialiste de la question homosexuelle en France et du théâtre américain contemporain,

journaliste (personne n'est parfait), il a passé quatre ans à sillonner les États-Unis, parcourant 200 000 kilomètres, réalisant 700 entrevues dans 110 villes, ratissant les centres de documentation pour finalement dénicher 434 documents d'archives inédits. L'an dernier, Bernard-Henry Lévy a prétendu refaire le voyage de Tocqueville et accouché d'un prétentieux *American Vertigo* bourré de clichés; cette fois, son compatriote emprunte son titre au grand maître du XIX^e siècle, mais pour finalement poncer les poncifs, lancer un monumental parpaing dans la mare aux idées faibles ou fausses et défricher analytiquement de grands espaces, y compris pour les Américains eux-mêmes.

«J'ai voulu apporter une explication, non pas favorable ou critique, mais tout simplement objective du système culturel américain», dit le chercheur, joint tard, un soir cette semaine, à Paris. Le prologue de l'ouvrage résume parfaitement cette perspective panoramique en disant que ce livre serait profondément différent s'il ne s'appuyait à chaque page sur une expérience vécue sur le terrain et par une connaissance en situation de ce dont il parle.

«En France, nous avons globalement — et moi aussi d'ailleurs — une vision négative des États-Unis à cause de l'impérialisme américain. J'ai essayé de comprendre cette influence au lieu de développer des thèses anti-américaines. J'ai cherché à comprendre le fonctionnement et l'organisation de la culture dans ce pays. J'ai voulu expliquer la puissance de ses industries culturelles et la force de ses productions élitistes, y compris les critiques de cette société par les Américains eux-mêmes, celles de Noam Chomsky à Michael Moore.»

Dès les premières pages, le fin connaisseur français se positionne à l'angle de Broadway et

VOIR PAGE F 2: CULTURE

LIVRES

LE COMBAT DES STATISTIQUES CULTURELLES

Financement et équipements aux États-Unis, en France et au Québec

population:	États-Unis 300 millions	France 63 millions	Québec 7,6 millions
FINANCEMENT DE LA CULTURE			
Budget public	30 à 60 milliards soit 100 à 200 \$/habitant	17,7 milliards soit 280 \$/habitant	2,3 milliards soit 305 \$/habitant
Budget privé	19,2 milliards soit 64 \$/habitant	0,3 milliard soit 4,7 \$/habitant	0,06 milliard soit 8 \$/habitant
EQUIPEMENTS CULTURELS			
Bibliothèques	320 000 soit une par 2500 habitants	4300 soit une par 14 500 habitants	1100 soit une par 6900 habitants
Musées	17 500 soit un par 17 100 habitants	1200 soit un par 51 500 habitants	420 soit un par 18 100 habitants
Salles de cinéma	38 800 soit une par 7700 habitants	5300 soit une par 11 700 habitants	855 soit une par 8800 habitants
Théâtres lyriques	96 soit un par 3,1 millions d'habitants	15 soit un par 4,2 millions d'habitants	4 soit un par 1,9 million d'habitants
Orchestres	350 soit un par 850 000 habitants	117 soit un par 540 000 habitants	22 soit un par 345 000 habitants
Compagnies de danse	250 soit une par 1,2 million d'habitants	203 soit une par 0,3 million d'habitants	18 soit une par 0,4 million d'habitants
Compagnies de théâtre	1275 soit une par 235 000 habitants	632 soit une par 100 000 habitants	59 soit une par 155 000 habitants

Sources: F. Martel, De la culture en Amérique, Gallimard, 2006; ministère de la Culture de France; Le Monde; Observatoire de la culture et des communications du Québec.

Méfiez-vous tout de même des comparaisons

STÉPHANE BAILLARGEON

Comparaison n'est pas raison. Mais comparer des statistiques culturelles frise la folie.

«La comparaison n'a aucun sens», tranche tout simplement le Français Frédéric Martel, docteur en sociologie et auteur du livre-monument *De la culture en Amérique* (Gallimard), dans lequel il décortique la politique et l'économie culturelles des États-Unis. «J'ai pensé comparer les situations dans le premier projet du livre, il y a six ans. Très vite, j'ai compris la futilité de l'exercice. On ne peut pas comparer la France et les États-Unis, qui font dix-sept fois mon pays en superficie et cinq fois par le nombre d'habitants. On ne peut pas non plus comparer la France à ce pays très décentralisé, peuplé d'innombrables minorités. La comparaison est donc impossible scientifiquement, mais peut-être acceptable journalistiquement.»

L'Observatoire de la culture et des communications du Québec OCCQ a fourni les données demandées en joignant grosso modo le même avertissement. «Les comparaisons internationales demeurent parfois possibles et même valables, par exemple pour les fréquentations et les habitudes culturelles», commente Benoît Allaire, conseiller principal en recherche de l'OCCQ. Mais il faut toujours demeurer prudents et s'assurer de travailler avec des données comparables.»

Des nuances himalayennes doivent donc être apportées au tableau présenté ci-haut, constitué par *Le Devoir* pour oser comparer l'incomparable, soit les situations aux États-Unis, en France et au Québec.

Prenons le cas des musées. Des 420 institutions recensées au Québec, une toute petite poignée peut se confronter aux meilleurs musées français ou américains. Et encore. Sauf le Centre canadien d'architecture, aucun n'a de collection universelle assez importante pour rivaliser avec les grands dépositaires de la mémoire de l'humanité. En plus, parmi les 420 établissements, on n'en compte qu'un quart accrédités par Québec, le reste étant composés de lieux mineurs.

De même, il faudrait regarder le détail des collections des bibliothèques pour juger de cet ensemble. L'état du réseau québécois est proverbialement lamentable, même à l'échelle canadienne, et ce, malgré l'ajout récent de la Grande Bibliothèque.

Rapprocher les enveloppes de subventions publiques ne s'avère pas simple. Au Québec, le chiffre cité comprend le poids lourd des industries de l'écran (télé et cinéma). Ce n'est certainement pas le cas aux États-Unis, où le réseau public PBS compte pour des prunes.

Le Devoir

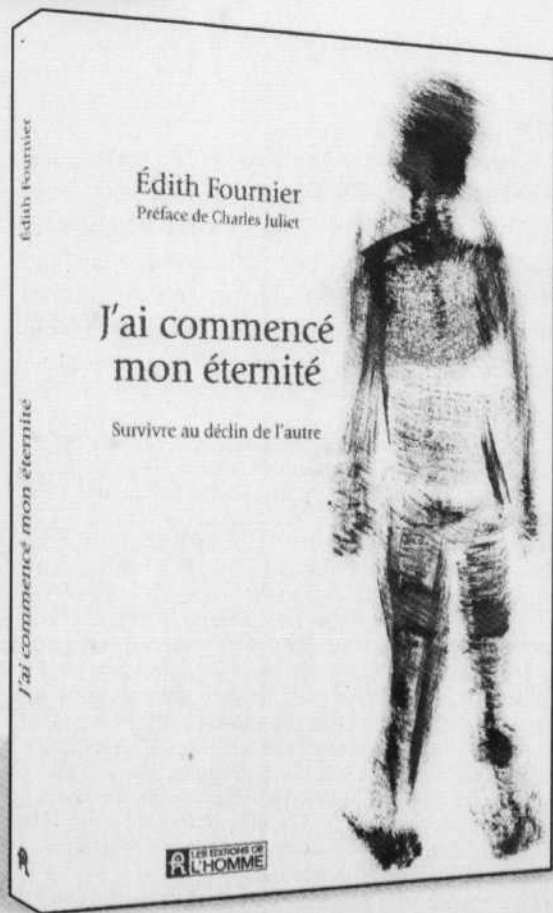
Il faut toujours demeurer prudents quand on compare l'incomparable

UN RÉCIT BOULEVERSAANT

Dans ce vibrant témoignage, ÉDITH FOURNIER nous confie son cheminement aux côtés de son conjoint Michel Moreau, cinéaste de métier, atteint des maladies d'Alzheimer et de Parkinson. Histoire d'amour et de métamorphose, ce livre s'adresse à ceux qui cherchent à nourrir leur réflexion dans l'étrange parcours auprès de tout grand malade.

LES ÉDITIONS DE L'HOMME
QUÉBECOR MEDIA

www.edhomme.com



UN SPECTACLE-LECTURE

Le **COMPLÉT** le lundi 5 février
au Théâtre de QUAT'SOUS
Réservations (514) 289-1709

Supplémentaire le lundi 19 février à 20 h

Avec FRANÇOISE FAUCHER ET LOUISE LAPARÉ

Adaptation et mise en lecture de MARIE-LOUISE LEBLANC

CULTURE

SUITE DE LA PAGE F 1

de la 46^e Avenue, au milieu de Time Square, et il décrit tout ce qui se trouve à sa portée: les comédies musicales présentées par une quarantaine de théâtres et les innombrables salles de cinéma; les sièges sociaux de conglomerats comme Time Warner; les studios des grandes chaînes de télé, CNN, ABC, Fox et MTV; mais aussi le Department of Cultural Affairs (DCA), le bureau municipal qui distribue plus de 150 millions par année à des institutions de la Grosse Pomme comme Carnegie Hall ou le Metropolitan Museum; le Center for Advances Digital Application; le siège du magazine *New Yorker*, le MoMA tout neuf dans son écrin d'un milliard; le Lincoln Center où se produisent le New York Philharmonic, le NY City Ballet et le Metropolitan Opera.

Il en reste, et des milliers, mais bon, le polaroid panoramique fait image: cette ville regorge de haute culture et de créations populaires. Et l'Amérique compte bien d'autres métropoles, même si Mark Twain les résumait à trois: NY, San Francisco et Cincinnati pour tout le reste...

Une formule-choc résume la grande conclusion de la brique: si le ministère de la Culture n'est nulle part, la vie culturelle est partout. L'enquête sur ce pays-continent se divise en deux temps. Une première partie, sur la politique de la culture, retrace les tentatives et les échecs successifs pour encadrer politiquement le soutien aux arts, des relations pompeuses de Kennedy avec l'avant-garde jusqu'aux récentes «cultural wars», notamment autour des œuvres sulfureuses de Robert Mapplethorpe, présentées par des institutions subventionnées.

La seconde partie s'intéresse à «la société de la culture», structurée par un large secteur sans but lucratif, soutenue par d'innombrables fondations ri-

chissimes, animée par les différentes communautés de la mosaïque. «Il n'y a pas de pilote dans l'avion», écrit Frédéric Martel. «Il n'y a pas d'autorité, ni d'acteur central. Pas de régulation. Il y a mieux: des milliers d'acteurs indépendants et reliés les uns aux autres, isolés, empreints d'une solitude douce amère qui les pousse à agir pour le bien commun et à se réunir autour de valeurs de l'Amérique. Égoïstes et philanthropiques: tel est le miracle de l'humanisme civique culturel.»

Ni américanophile, ni américanolâtre

En fait, une des grandes surprises de l'enquête provient de l'exposition du financement mixte de ce système culturel, avec une robinetterie complexe et discrète. Le National Endowment for the Art (NEA) ne distribue que 150 millions de dollars par année, comme le Conseil des arts du Canada. Seulement, autour de cette structure maigrelette, des centaines de ministères, d'agences et de bureaux du fédéral, des cinquante États et des milliers de villes ou de comtés versent des subventions à coups de dizaines de milliards chaque année. Pour le néolibéralisme total, on repassera.

«La politique directe ne joue pas un très grand rôle, dit le spécialiste. La culture vit davantage par la philanthropie ou dans les universités. Je fais l'hypothèse que la société civile soutient le système.»

Ni américanophile, ni américanolâtre, M. Martel demeure tout de même critique par rapport à ce pays adorable et détestable. Il expose par exemple les tentatives de censure autour des «cultural wars», le déclin de l'éducation culturelle, la marginalisation des communautés culturelles ou les déserts artistiques que demeurent les banlieues. «Ce n'est pas vrai que la culture est partout, comme le dit

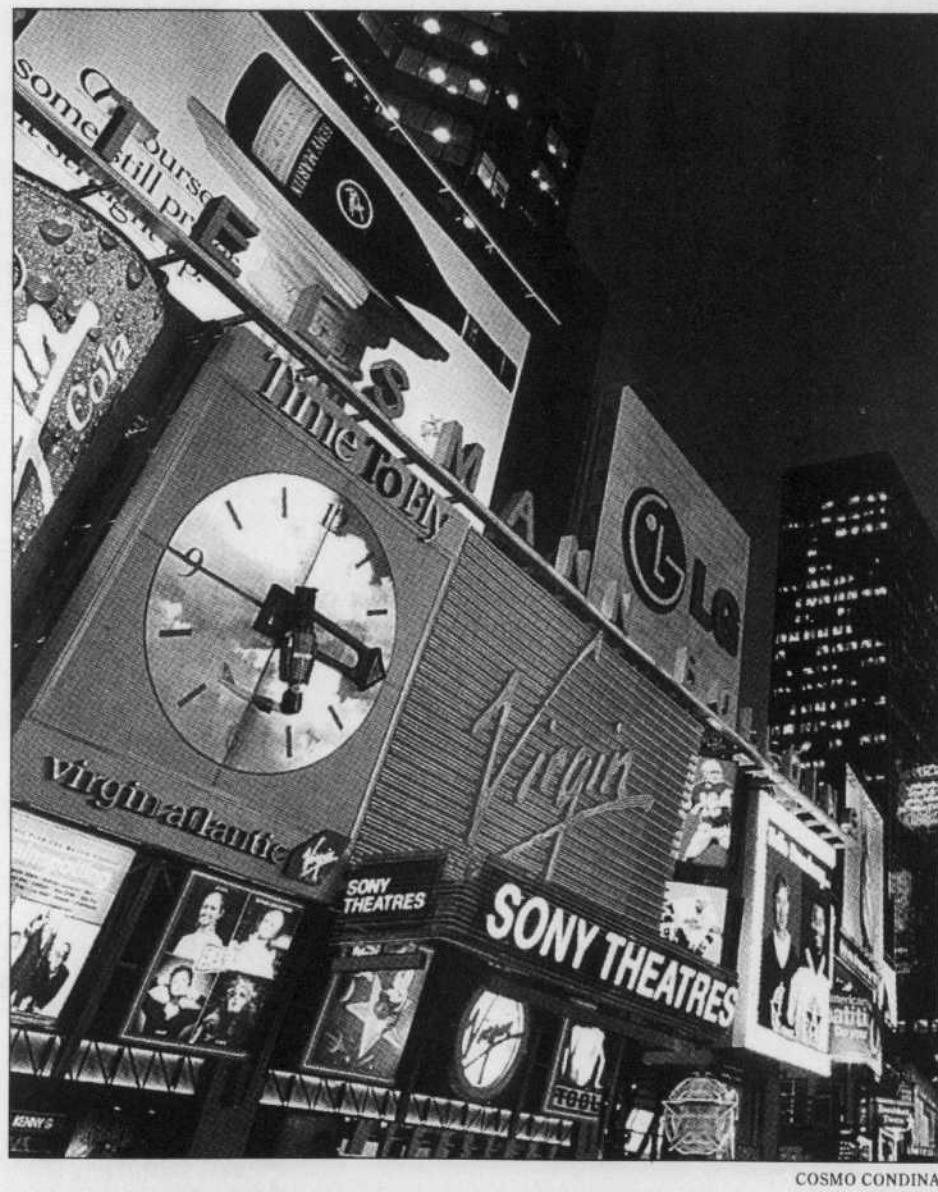
ma formule, en fait une belle trouvaille de mon éditeur.»

Il poussera beaucoup plus loin la critique avec son prochain ouvrage sur les industries du divertissement et l'impérialisme culturel américain. Tous les samedis matins, sur France Culture, il anime une émission intitulée *Masse critique*, un «magazine sur les industries culturelles» disponible en podcast.

L'auteur expose ses attaches sans cachotteries (www.fredericmartel.com). Frédéric Martel appartient à la gauche rocardienne dite «réaliste» ou «pragmatique» et il se sent profondément attaché à l'idée de la diversité culturelle. Il propose d'ailleurs son livre comme un outil de combat, et cet argument ne pourra que réjouir les défenseurs québécois et canadiens de la Convention sur la diversité culturelle qu'adoptera officiellement l'UNESCO cette année.

«J'appartiens à la gauche social-démocrate, confie en conclusion Frédéric Martel. Pour lutter contre les États-Unis, il faut commencer par comprendre les raisons de leur influence, avec Broadway, Hollywood ou Disney, mais aussi en danse contemporaine, en littérature, dans les universités du monde, les quartiers gais ou les quartiers d'immigrants, dans lesquels les jeunes écoutent du rap. L'exercice révèle que ce système repose sur un très fort soutien du secteur public, ne serait-ce que par les universités. Ce constat fournit un argument de poids aux défenseurs de la diversité culturelle devant l'OMC ou à l'UNESCO. C'est une arme subtile et plus moderne que les anathèmes lancés aux méchants commerçants de la culture. Il faut maintenant changer de stratégie et dire aux Américains: vous devez nous laisser protéger et subventionner notre culture puisque vous le faites aussi.»

Le Devoir



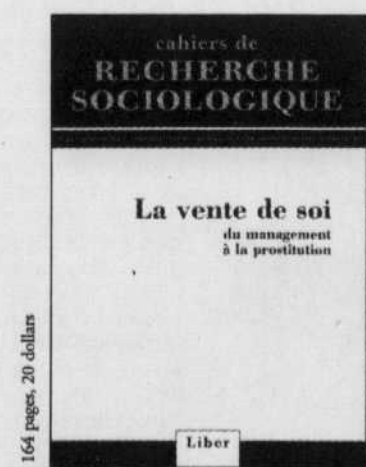
COSMO CONDINA

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Cahiers de recherche sociologique n° 43

La vente de soi
Du management à la prostitution



collaborateurs

Chris Bruckert, Jean-Michel Chaumont, Jean Danet, Eugène Enriquez, Véronique Guienne, Anne-Chantal Hardy-Dubernet, Laurie Kirouac, Danilo Martuccelli, Ruwen Ogien, Colette Parent, Gabriella Parodi, Anne-Laure Wibrin

Place des Arts | Studio-théâtre

Le Studio littéraire

Un espace pour les mots

COMPLÉT

14 février 2007

SUPPLÉMENTAIRE

13 février 2007

Lettres d'amour

A.R. Gurney

Lu par Françoise Faucher et Gérard Poirier

Lui, c'est Thomas Anderson Ladd. Elle, c'est Alexandra Gardner. Ils se rencontrent sur les bancs de l'école primaire où ils débütent, sans le savoir, une incroyable histoire d'amour qui leur collera à la peau toute la vie durant.

HIVER 2007

Un mercredi par mois (jusqu'à 9 mois)

TARIFS

Entrée : 15 \$*

Étudiants : 10 \$*

* Taxes incluses

BILLETTERIE

(514) 842-2112 | 1 866 842-2112

www.pda.qc.ca

Une production

Les Capteurs de mots

en collaboration avec

Place des Arts Québec

LITTÉRATURE

Où vis-je? Où vais-je?



Danielle Laurin

Stéphane Bourguignon revient à ses premières amours: le roman. Et pas n'importe comment! En changeant de ton complètement. En changeant de cap, aussi. Direction: les États-Unis.

Un petit village perdu, au fin fond de l'Idaho. Avec, en toile de fond, George Bush, la guerre en Irak, la montée de la droite, l'emprise de la religion. À l'avant-plan: le mensonge, la trahison. Et cette question: la fin justifie-t-elle les moyens?

Attention. Pas à proprement parler politique, le quatrième roman de Bourguignon. Pas non plus moralisateur à tout crin. Porteur d'une réflexion sur l'éthique, certes. Mais on est loin de la condamnation pure et dure, de la dénonciation hargneuse. Bref, l'auteur montre plutôt que de juger. Il ne nous dit pas comment penser. En bon romancier.

Tout tient aux personnages, dans *Sonde ton cœur, Laurie Rivers*. Et il y en a beaucoup. Trop? Au début, on est un peu étourdi. Comme dans un documentaire vérité où la caméra passerait d'une personne à l'autre, sans nous laisser le temps d'apprivoiser qui que ce soit. Patience, ça viendra.

On voit tout de suite le décor, par contre, le contexte: quelques habitations, des fermes, deux ou trois commerces, le tout très modeste. Et on est happé par la nature gigantesque, par la rivière, surtout, omniprésente, menaçante.

On apprend d'emblée que là, trois ans auparavant, le corps d'une jeune fille a été retrouvé. Une suicidée. Une autre... Sans tout dévoiler, disons tout de suite que le livre se terminera comme il a commencé. Tragiquement.

L'augmentation des suicides n'est qu'un aspect de la dure réalité sociale que doit affronter cette petite bourgade du Midwest américain. Il y a l'obésité aussi, en particulier chez les jeunes. Même si on parle là d'un fléau national.

Autre problème: l'éducation. Pour pallier le manque d'écoles dans la région, une institutrice de 26 ans a créé une classe multi-âges qui regroupe des élèves de 12 à 16 ans. Laurie Rivers, c'est son nom. C'est le personnage pivot de l'histoire.

Autour d'elle tourne un mari qu'elle n'est pas certaine d'aimer et, dans le lointain, figure une mère qu'elle déteste absolument. Mais cela, on ne l'apprendra qu'au compte-gouttes. On ne comprendra que peu à peu le trouble qui habite la jeune enseignante, le passé traumatisant qu'elle tente d'oublier.

Toute dévouée à sa tâche, Laurie mise sur l'entraide et la solidarité dans sa classe. Si bien que, lorsque débarque une jeune Alice obèse, elle prend sur elle de l'aider à maigrir, avec la complicité de ses élèves. Petit train va loin: elle finira par mettre sur pied un programme innovateur d'amai-grissement, qui aura des retombées jusqu'à Washington.

Alice, de son côté, verra sa propre vie transformée. Et au fur et à mesure qu'elle reprendra possession de son corps, de nouvelles questions se poseront à elle. Des questions auxquelles elle aura peine à répondre.

Du genre: «*Qu'est-ce qui appartenait à la jeune fille obèse du fait de son obésité — et disparaissait lentement — et qu'est-ce qui appartenait vraiment et fondamentalement à Alice et qu'il fallait sauvegarder? La distinction méritait-elle d'être faite? Les deux étaient-ils vraiment dissociables? Le corps entraînant-il l'esprit ou était-ce l'esprit qui façonnait le corps?*»

Alice. Et Laurie, donc. On va les suivre, en parallèle ou ensemble, chacune dans sa réalité, ses contradictions, ses luttes, ses déchirements. On aura accès à toutes leurs pensées. Mais à distance, le narrateur s'effaçant pour leur laisser toute la place.

On aura accès aussi au monde intérieur d'un adolescent mormon qui se questionne sur sa foi, sur les valeurs de sa famille, de sa communauté. Et sur le sens de l'amour. Un jeune garçon aux prises avec des désirs inavouables, qui rêve de liberté et se morfond en culpabilité.

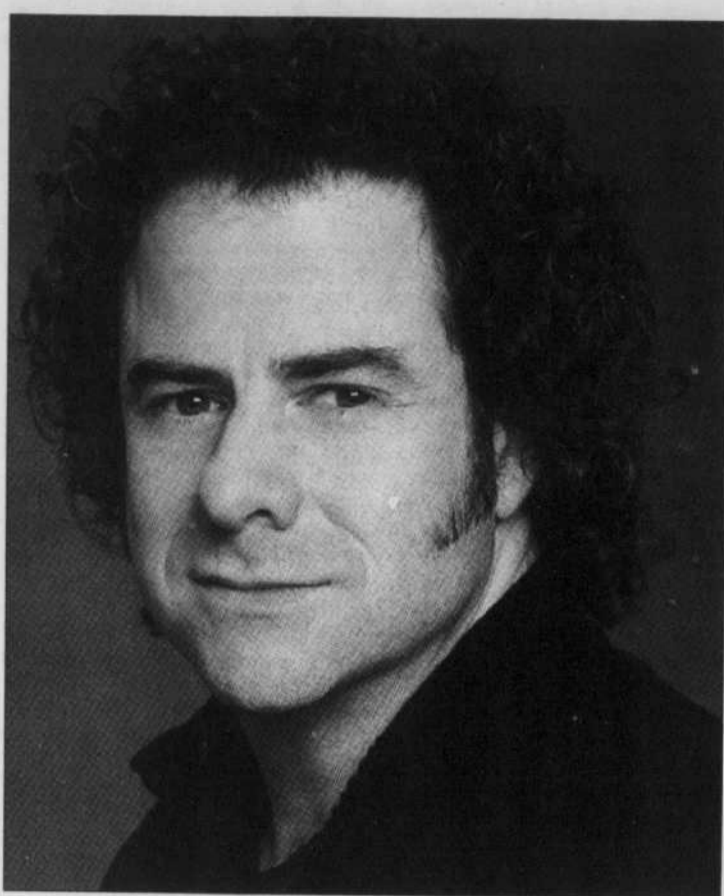
Du genre: «*Ainsi, certains jours, l'amour du Créateur remplissait son être de fierté et de force, et d'autres, l'attrait du vice, le passage à l'acte et le sentiment d'imperfection qui suivait le plongeaient dans le tourment de la haine de soi-même.*»

Un roman grave

Voilà pour les principaux protagonistes de *Sonde ton cœur, Laurie Rivers*. Mais les autres sont tout aussi crédibles, tout aussi complexes, intéressants. Chaque fois que la plume-caméra de Bourguignon s'attarde sur quelqu'un, c'est tout un monde qui remonte à la surface. Chacun son noyau de souffrance, de honte, chacun ses secrets enfouis, ses mensonges. Chacun son masque social.

Grave roman que celui-là. Bien plus grave que ce à quoi on pourrait s'attendre de la part de l'auteur d'une comédie télévisuelle comme *Tout sur moi*. Bien plus large aussi, dans le propos, que sa série-culte *La Vie, la vie*. Même procédé d'introspection, de réflexion sur le sens de la vie, mais avec une portée qui dépasse largement les seules préoccupations d'un groupe de trentenaires du Plateau.

Et ce n'est pas qu'une question de média, de mise en forme. Même par rapport à ses romans précédents, l'écrivain de 43 ans a



Stéphane Bourguignon

fait un pas de géant. Question de maturité?

Dans ses deux premiers titres, il endossait la peau d'un Montréalais dans la vingtaine, Julien, préoccupé avant tout par l'amour. Il s'exprimait au je, point à la ligne. Oh, c'était jouissif, oui.

On n'a qu'à relire la fin de *L'Avaleur de sable*, paru il y a près de quinze ans déjà, pour replonger: «*Je veux nous voir vieillir sous ce maudit ciel bleu. Et je veux vivre comme un fou, comme un défonceur, je veux manger la vie comme de la vache enragée. Et je veux dévorer du temps comme un avaleur de sable, planté debout, gueule ouverte, sous le trou du grand sablier de l'éternité.*»

Voilà qui mettait la table pour le deuxième tome des aventures du beau Julien, *Le Principe du geyser*. Tout aussi léger que le premier, malgré les états d'âme en dents de scie du héros. Dans *Un peu de fatigue*, ensuite, Bourguignon s'est frotté au cynisme. Celui d'un quarantenaire en pleine dépression. Sauf quelques échappées, c'était la vision du monde de ce héros déchu qui dominait. Et pour tout dire, c'était un peu touffu.

Mais voici qu'en sortant pour la première fois du Québec, l'écritteur de textes humoristiques formé en scénarisation à l'UQAM nous en donne plein la vue. Voici qu'en ouvrant ses horizons, il multiplie les angles, les approches. Sans pour autant délaissier les su-

jets qui, de toute évidence, lui tiennent à cœur. Et font sa force.

Le même genre de questions continue de tarauder ses personnages. Ils s'interrogent, chacun à leur façon, sur leur place à eux dans l'univers. Sur la façon de vivre avec les autres. Sur l'image qu'ils projettent. Et sur les couches de mensonges accumulées dont ils aimeraient bien se débarrasser, mais à quel prix? Partir ou rester là? Liberté ou engagement?

Bourguignon refuse de répondre à la place des protagonistes de son histoire. Mais il donne des indices: «*Il faudrait poser bagages et s'installer quelque part. Prendre racine, pour un temps du moins, et forcément, s'intégrer à la communauté, s'imbriquer dans le tissu social. Il faudrait se couler dans la matrice du monde, et cela, malgré les risques que la chose comportait.*»

Dense, très dense ce *Sonde ton cœur, Laurie Rivers*. Et finement ciselé. En moins de 180 pages, l'auteur a réussi son pari. On en redemande, oui.

Collaboratrice du Devoir

SONDE TON CŒUR, LAURIE RIVERS

Stéphane Bourguignon
Québec Amérique
Montréal, 2007, 179 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

24 petites pièces à conviction

CHRISTIAN DESMEULES

Nul besoin d'enquêter longtemps pour comprendre qu'*Objets de guérison*, le second recueil de nouvelles de Jacques Lazure, après *La Valise rouge* (Québec Amérique, 1987), est constitué de vingt-quatre nouvelles où il est beaucoup question de maladie — physique et mentale —, de déchéance, de mort et de création artistique. Deux douzaines d'histoires courtes qui nous sont toutes plus ou moins servies avec un zeste de fantastique nous rappelant que parmi les références avouées de l'auteur figurent Julio Cortázar et Horacio Quiroga.

Dans *Le Risque du désert* (1), le corps d'une femme disparue depuis trois mois est retrouvé au Maroc, dans un coin perdu du Sahara. À ses côtés, dans son sac, quarante rouleaux de pellicule photo exposée. Son ex-mari, qui n'avait conservé d'elle aucune trace «matérielle», ne voudra pas quitter la morgue, où on l'avait convoqué pour l'identification, sans emporter avec lui un petit souvenir... Plus loin, *À propos de Marcha* nous livre le portrait croisé d'une femme qui est morte noyée, perçue par quelques-uns des locataires de l'immeuble où elle habitait de même qu'à travers le parcours sinueux d'une bague étrange.

Relation similaire aux êtres et aux choses dans *La Main morte*, l'histoire d'un squelette incomplet et d'un deuil impossible. Dans cette courte narration, ainsi que dans plusieurs autres, l'objet «de guérison», pour reprendre le titre du recueil de Jacques Lazure — ossements humains, legs matériels ou spirituels —, est un intermédiaire qui peut faciliter l'acceptation de la mort. Qui nous rappelle aussi que la Grande Faucheuse circule librement parmi nous. Et que rien, peut-être, ni l'amour, ni les mots, ni les arts, ne pourra réfréner son insatiable appétit de chair fraîche. La mort est parmi nous, souveraine et rampante, et la vie qui s'agitte est en réalité son cœur qui bat.

Dans *Une mort trop douce*, sur

fond télévisuel de la guerre du Kosovo, un homme se résigne à enterrer au fond du jardin, à la demande de son fils, le chat qui vient de mourir. «*La tâche était ingrate et je me sentais ridicule de déployer autant d'efforts pour un chat mort. Mais tandis que je débarrassais le sol dur, combien d'Albanais, combien de Serbes faisaient ces gestes en même temps que moi? Combien enterraient un compatriote, une femme, un enfant, un chat peut-être, les chats aussi devaient mourir au Kosovo.*»

Ailleurs, un tueur en série signe chacun de ses crimes avec un poème de son cru (*Le Crachat*), un écrivain est tenu pour responsable du suicide d'une jeune fille de 15 ans (*Le Père de Laura*). On l'a déjà dit, la mort rôde.

Auteur de romans jeunesse et scénariste d'émissions pour enfants, Jacques Lazure publiait en 2003 *Les Oiseaux déguisés* (VLB), un deuxième roman en forme d'enquête dans la mémoire enfouie des années soixante, un voyage amoureux et musical, ainsi qu'une fable romanesque plutôt convaincante sur le pouvoir des mots et de la littérature — un thème qui traverse également *Objets de guérison*.

Suspense léger, dénouement, thématique. En somme, des nouvelles plutôt conventionnelles, un peu inégales, portées par une écriture qu'on ne remarque pas spécialement — ce qu'il ne faut pas confondre avec le minimalisme ou l'effacement. Des nouvelles aussi un peu bavardes et maladroites incarnées, où l'auteur semble prendre chaque fois son lecteur par la main, en lui expliquant ce qui se passe et ce que ressentent ses personnages. Loin, très loin du «show, don't tell» pratiqué par des nouvelles comme Tchekhov, Hemingway ou Carver.

Collaborateur du Devoir

OBJETS DE GUÉRISON

Jacques Lazure
VLB éditeur
Montréal, 2007, 160 pages

ARCHAMBAULT & PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes : Du 23 au 29 janvier 2007 @ QUEBECOR MEDIA

ROMAN

- 1 LES CHEVALIERS D'ÉMEREAUX T.10
Anne Robillard (Mortagne)
- 2 ANGES OU DÉMONS
Dan Brown (Pocket)
- 3 LE PARFUM
Patrick Suskind (Livres de poche)
- 4 SONDE TON CŒUR
Stéphane Bourguignon (Océan)
- 5 LES CERFS-VOLANTS DE KABOUL
Khaled Housseini (10/18)
- 6 HANNIBAL LECTER: LES ORIGINES...
Thomas Harris (Albin Michel)
- 7 L'OMBRE DU VENT
Carlos Ruiz-Zafon (Livres de poche)
- 8 AVANT LE GEL
Henning Mankell (Points)
- 9 ENSEMBLE C'EST TOUT
Anna Galvalda (J'ai lu)
- 10 UN PETIT PAS POUR L'HOMME
Stéphane Dompierre (Québec Amérique)

JEUNESSE

- 1 ERAGON T.1: L'HÉRITAGE
Christopher Paolini (Livres de poche)
- 2 AMOS DARAGON T.12: FIN DES DIEUX
Bryan Perro (Intouchables)
- 3 LÉONS 78: GARDIENS D'OUTRE...
Mario François (Intouchables)
- 4 JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T.2
India Desjardins (Intouchables)
- 5 PAKKAL 78: LES GUERRIERS...
Maxime Roussy (Intouchables)
- 6 MONDES DE MAGIE DU DIADÈME T.5
John Peel (ADA)
- 7 LE DICO DES FILLES 2007
Collectif (J'ai lu)
- 8 JE T'AIMERAI TOUJOURS
Robert Munsch (Firefly)
- 9 HARRY POTTER ET LE PRINCE DE...
J.K. Rowling (Gallimard)
- 10 LUCKY LUKE T.2: LA CORDE AU COU
Laurent Gerra (Dargaud)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 UNE BRÈVE HISTOIRE DE L'AVENIR
Jacques Attali (Fayard)
- 2 LE DESTIN JOHNSON
Benoît Gignac (Stanké)
- 3 L'ART DE LA SIMPLICITÉ
Dominique Loreau (Marabout)
- 4 MEILLEURES RECETTES MLIOTEISE
Donna-Marie Pye (Guy Saint-Jean)
- 5 CUISINER AVEC LES ALIMENTS...
Richard Béliveau (Trécarré)
- 6 Y'A DES MOMENTS SI MERVEILLEUX
Dominique Michel (La Semaine)
- 7 S.O.S. BEAUTÉ: MENUS PROGRAMME
Chantal Lacroix (La Semaine)
- 8 AU PIED DE COCHON
Martin Picard
- 9 ÊTRE BIEN DANS SA PEAU
David Burns (Héritage)
- 10 ART DE CONJUGUER
(Hurtubise HMH)

ANGLOPHONE

- 1 CELL: YOUR NUMBER IS UP
Stephen King (Pocket Books)
- 2 FALSE IMPRESSION
Jeffrey Archer (St. Martin's Press)
- 3 THE AMBLER WARNING
Robert Ludlum (St. Martin's Press)
- 4 THE INNOCENT MAN
John Grisham (Doubleday)
- 5 MARY MARY
James Patterson (Warner Books)
- 6 TURNING ANGEL
Grag Iles (Pocket Books)
- 7 THE COLOR OF LAW
Mark Gimenez (Anchor)
- 8 ON THE RUN
Iris Johansen (Bantam Books)
- 9 PREDATOR
Patricia Cornwell (Berkeley)
- 10 THE CAMEL CLUB
David Baldacci (Warner Books)

Obtenez 25% de rabais sur tous les livres de format poche*

*Offre valable jusqu'au 4 février

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art
- ~ et de collections
- ~ Canadienne
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetez à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

bonheurdoccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

RS RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES

Revue pluridisciplinaire d'études sur le Québec et le Canada français

La santé (2, 2006)

- Santé mentale
- Enfance et expertise médicale
- Orthophonistes
- Médicaments et soins

Notes critiques : Le modèle québécois, la langue française, le fédéralisme, la pensée au Québec, l'Annuaire du Québec.

24 comptes rendus d'ouvrages

Le développement territorial (3, 2006)

(dir. Bruno Jean)

Nouvelles perspectives sur une grande question d'actualité.

Un regard nouveau sur les régions du Québec

37 comptes rendus d'ouvrages

En vente en librairie ou directement auprès de la revue.

www.soc.ulaval.ca/recherchessociographiques

François Blais

IPHIGÉNIE EN HAUTE-VILLE

204 pages, 24,95 \$

L'instant même félicite chaleureusement

François Blais

Finaliste au

Prix des Libraires du Québec

pour son roman

Iphigénie en Haute-Ville



L'instant même NOUVELLES ROMANS-ESSAIS

LITTÉRATURE

Un temps de verbe plus tard dans les Maritimes

Alligator permet, ce n'est pas son moindre mérite, de saisir certains aspects de la vie quotidienne à Saint-John's, Terre-Neuve



Louis Hamelin

Jadis, les alligators étaient en voie de disparition. Les braconniers sillonnaient les Everglades et les bayous dans leurs hydroglisseurs ultrarapides, c'était écrit dans la *Sélection du Reader's Digest*. Sacs à main et souliers de croco. Aujourd'hui, les requins. L'ours blanc. Le renard véloce des Prairies, la couleuvre agile bleue de l'île Pelée. Grâce à une série de timbres émise par Postes Canada, je savais que la martre de Terre-Neuve était considérée comme une espèce menacée. Les martres de là-bas et d'ailleurs tolèrent plutôt mal le fait que ce que nous appelons civilisation, et qui regroupe une série de phénomènes allant des concours de mangeurs de hot dogs à la bombe à micro-ondes, soit en constante expansion partout sur cette planète, et jusque dans les forêts résineuses nordiques et vierges qui constituent leur habitat de prédilection. Les espèces vivantes évoluent de la même manière que les langues. Isolez-les pendant quelques milliers d'années (beaucoup moins dans le cas des langues) et vous aurez une nouvelle forme, devant laquelle les spécialistes seront forcés de s'incliner et de latiniser. Je ne sais pas ce qui fait de la martre de Terre-Neuve une sous-espèce distincte des adorables collets de fourrure vivants qui contrôlent les populations d'écureuils de nos rares forêts matures encore debout, mais la philatélie m'a appris qu'il en reste environ 300 dans toute l'île de Terre-Neuve. Car s'il y a une chose qui horrifie les martres du monde entier, encore plus que les concours de man-

geurs de hot dogs et les bombes à micro-ondes, c'est l'industrie forestière et les coupes à blanc.

Voilà pourquoi Colleen, la jeune héroïne d'*Alligator*, s'enfonce dans la forêt une nuit avec un sachet Ziploc rempli de sucre blanc. Du sucre qu'elle a l'intention de dissoudre dans l'essence qui permet aux bulldozers d'avancer et d'ouvrir ces chemins le long desquels partiront les arbres et que les martres éviteront comme la peste, et non dans le café de sa mère, qui le boit avec six crêmettes, une vraie névrosée. Qui n'a jamais rêvé d'en faire autant? Avec les bulldozers, je veux dire. Quand la machinerie se pointe un beau matin dans le petit bois derrière la maison, est-ce que ce n'est pas la première idée qui vient à l'esprit de tout être sensé et raisonnable? Verser du sucre dans le moteur. Simple comme bonjour. Mais dans la réalité, peu osent passer à l'action. Une question d'éducation. En langage militaire, nous sommes bien obligés de nous avouer que nous n'avons pas «défendu» l'île René-Levasseur contre les barges de la Kruger à la Manicouagan. Ce qu'il faudrait, c'est incorporer les cols bleus de Montréal dans les rangs des écologistes. Colleen, elle, est un personnage de roman. Et peut-être aussi la seule personne sur cette terre à vouloir vraiment faire quelque chose pour la martre de Terre-Neuve.

Elle a une tante qui est cinéaste. La non-conformiste de la famille, dont l'existence en apparence libre fait tripper l'ado, tante Mado. Madeleine a épousé Marty, a fait des enfants à Marty, a quitté Marty. On peut se marier avec les meilleures intentions du monde et comprendre un jour que le moule est le plus fort et qu'on a les deux pieds dans le ciment. «Il y avait certaines choses qu'elle ne ferait pas: elle ne repasserait pas ses chemises, elle ne tondrait pas la pelouse et jamais, jamais, elle ne feindrait l'orgasme ni n'inscrirait ses enfants au tennis ou à la voile [...] pas plus qu'elle ne deviendrait grosse ou dormirait sur le sofa ou laisserait le soleil se coucher sur une dispute ou se ferait avorter ou cuisinerait un pain de viande, même si une recette avec du zeste d'orange et du sucre brun avait attiré son attention.» Loin du pain de viande, Madeleine engloutit maintenant ses énergies déclinantes dans un premier

long métrage de fiction où passent quatre fiers étalons blancs. Dialogue typique avec le Marty d'après le divorce (ils sont restés amis): «Qu'est-ce que tu fais? — J'essaie mon nouvel arbre de Noël. — Au milieu du mois d'août? — Il était en solde.»

Avant de connaître l'ivresse créatrice et le casse-tête d'un tournage, Madeleine a dû passer par les boulots alimentaires, dont un documentaire de commande sur la sécurité industrielle dans les centrales nucléaires. C'est de là que vient l'image de l'alligator, pas si évidente au départ, sur les côtes de Terre-Neuve. Le film montre un émulé de Crocodile Dundee qui, sous le brûlant soleil du sud des États-Unis, met sa tête dans la gueule d'un alligator. Le narrateur du film, commentant la scène, fait remarquer que, si une seule goutte de sueur tombe de la tête de l'homme dans la gueule du saurien, ce dernier, agacé, refermera ses mâchoires. Et que croyez-vous qu'il arrive? Le fin finaud s'essuie consciencieusement un côté du visage, oublie l'autre côté et se retrouve en train de se débattre dans la poussière avec, autour du crâne, une pression équivalente à celle d'un compresseur industriel. Voilà. Le titre aidant, nous avons notre métaphore fondatrice. Méditation sur l'erreur humaine. Tabarly et sa lame de fond, le parachutiste qui oublie de mettre son parachute, l'autre imbécile avec sa raie vénimeuse, là-bas sur la Grande Barrière en Australie. Nous savons maintenant que quelqu'un, dans ce roman, va laisser tomber une goutte de quelque chose — sang, sperme, peut-être seulement une larme — et que les mâchoires vont se refermer.

A travers une belle galerie de personnages tous bien servis en général par le coup d'œil décapant et l'ironie corrosive de la romancière, *Alligator* permet, ce n'est pas son moindre mérite, de saisir certains aspects de la vie quotidienne à Saint-John's, Terre-Neuve: où les garçons et les filles se rencontrent (dans les concours de wet T-shirt), par exemple, ou ce que deviennent tous ces marins russes abandonnés en rade par des armateurs ruinés dont les navires ont été arrabonnés et les cargaisons saisies. Réponse: les plus débrouillards récupèrent des bouts de tuyau de cuivre à la décharge

municipale, jouent aux échecs à l'argent et paient des verres aux femmes esseulées. Ils peuvent aussi devenir très dangereux. Remplacez la goutte de sueur des bayous par sept shooters de vodka et vous obtenez un marin russe qui fait peur.

Difficile, pourtant, d'embarquer dans ce livre, de lever l'ancre pour de bon, de perdre la terre de vue. J'ai rapidement compris pourquoi. A travers une mixture d'indicatif présent, d'imparfait et de passé composé, le temps narratif qui domine page après page est, phénomène plutôt rare, le plus-que-parfait. Et ça pose un problème, ne serait-ce que d'un point de vue purement syntaxique, car si, en anglais, les temps de conjugaison équivalents se distinguent très peu l'un de l'autre (*I have walked, I had walked*), en français, c'est une autre histoire. Le plus-que-parfait n'alourdit pas seulement la phrase sur le plan du style, il nous rend aussi l'action qu'elle décrit plus distante et, en définitive, plus ou moins indifférente. C'est le passé d'un passé.

Je n'ai pas eu l'occasion d'aller mettre le nez dans la version originale anglaise et serais curieux de savoir si cette pesanteur de la langue est le résultat d'une fidélité linguistique scrupuleuse ou d'un accommodement de la traduction. De toute manière, c'est un choix, et on s'ennuie parfois du bon vieux passé simple. Qui est appelé — la cause est entendue — à disparaître de nos fictions aussi sûrement que la martre américaine des forêts de Terre-Neuve. Parce que tout ça, c'est l'ancien monde, et vive l'efficacité. L'alligator, quant à lui, est loin d'avoir disparu, mais son habitat s'est beaucoup rétréci. On dit qu'il se console en allant faire des longueurs de piscine chez les riches.

Collaborateur du Devoir

ALLIGATOR

Lisa Moore

Traduit de l'anglais par Dominique Fortier
Boréal
Montréal, 2006, 303 pages

ROMAN ÉTRANGER

Svetislav Basara, l'écrivain fêlé

SUZANNE GIGUÈRE

L'action se déroule au début des années 1990 dans une Yougoslavie déjà disloquée. Le narrateur reçoit une lettre dans laquelle son ami d'enfance qui vient de se suicider lui propose de partir à sa place en Mongolie pour réaliser un reportage commandé par un magazine bosniaque sur ce pays du bout du monde. Saisissant l'occasion de quitter son «pays merdique» — Sarajevo est déjà couverte de ténèbres — et de peut-être revoir son unique amour à moins que ce ne soit pour le fuir, il se retrouve dans un pays impossible dont la politique économique est déroutante: une BMW, une boîte d'allumettes et un kilo de beurre valent le même prix.

À Oulan-Bator, la capitale, il rencontre d'étranges personnes: un évêque hollandais, amateur de chambres parfumées (bordels)

derrière la poissonnerie, un officier russe devenu lama, un correspondant américain envoyé par un journal qui n'existe plus, un mort-vivant français, libidineux, qui semble sorti directement d'un livre du marquis de Sade, un psychanalyste italien, disciple de Jung et... l'actrice Charlotte Rampling tombée en léthargie.

Tous les après-midi et jusque tard dans la nuit ils se retrouvent tous dans le hall de l'hôtel Gengis Khan, boivent de la vodka et discutent du monde qui court à sa perte, de l'époque anémiée, de la vacuité existentielle, de Dieu et du néant. L'Américain y va de sa tirade sur l'*American way of life*, selon lui, une sombre escroquerie: «Il y a aux États-Unis deux cent trente-sept démons de la pire espèce par tête d'habitant, alors qu'en Europe centrale et orientale on ne trouve presque plus de démons, leur tâche y étant déjà accomplie.» Le ton est

railler, l'ambiance fracassante, l'humour, noir.

Qui a vu et aimé les films délirants d'Émir Kusturica retrouvera dans le jeu d'écriture de Svetislav Basara la même fougue explosive, la même impudence, le même ton libertaire. Le romancier brise les règles du roman, forge une fabuleuse construction narrative où le rêve pénètre la réalité, déstabilise le lecteur qui avance «comme un navigateur qui s'orienterait avec des boussoles détraquées».

À ce propos, le narrateur est-il venu réellement en Mongolie pour écrire un guide? Baliverne. «J'y suis venu pour essayer encore une fois d'apprendre quelque chose sur moi-même. Je ne sais qui je suis. Je ne l'ai jamais su.» L'écriture peut-elle alors sauver notre héros angoissé qui se débat avec d'insolubles problèmes métaphysiques? «Il se peut que j'écrive pour soulager une tension qui, je dois le reconnaître, me tourmente assez vivement. Si j'écris des livres c'est pour y chercher «quelque chose»».

Et le voilà racontant son enfance à Baïna-Bachta (à moins que ce ne soit Banja Luka). Dans la maison de son grand-père, il y avait quelques miroirs dont le tain s'écaillait. «Dans ces miroirs, j'ai vu la plupart des choses que je devais écrire plus tard.» Et d'ajouter malicieusement «ce qui en quelque

sorte fait de moi soit un plagiaire, soit un voyant».

Écrivain d'une liberté d'esprit totale et d'une incessante invention, joyeusement fêlé, Svetislav Basara signe avec *Guide en Mongolie* un conte philosophique poétique, désopilant, railleur. Auteur d'une œuvre iconoclaste et impertinente, cet écrivain érudit — d'une érudition qui ne l'emporte jamais sur son humanité — flirte brillamment avec l'absurde, sur la ligne fragile et jubilatoire qui sépare — ou relie — fiction et réalité.

Né en Serbie occidentale à la frontière bosniaque en 1953, il est l'auteur de plusieurs romans, recueils de nouvelles et essais. Six romans ont été traduits en français dont deux aux Allusifs. Brigitte Bouchard, editrice indépendante qui se consacre essentiellement à la publication de courts romans traduits d'Amérique Latine, d'Europe centrale et orientale, ne pouvait choisir un roman plus jubilatoire pour son cinquantième titre.

Collaboratrice du Devoir

GUIDE DE MONGOLIE

Svetislav Basara

Traduit du serbe par Gojko Lukic et Gabriel Iaculli
Les Allusifs
Montréal, 2007, 136 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Gide et la Petite Dame

Gilles Archambault

Il n'est pas besoin d'être gideien pour savoir que *Les Cahiers de la Petite Dame* de Maria Van Rysselberghe nous en apprennent davantage sur la vie quotidienne de l'auteur des *Caves du Vatican* que le *Journal*. Tenue pendant 33 ans, soit de 1918 à la mort de Gide, cette relation privilégiée non seulement nous éclaire sur les faits et gestes de Gide mais nous entraîne dans une revue des principaux débats idéologiques de la première moitié du vingtième siècle.

Roger Martin du Guard, Jean Schlimberger y sont omniprésents, de même que Malraux, Aragon, Sartre, Claudel, Du Bos. Mais qui était la Petite Dame? Mariée à Théo Van Rysselberghe, peintre belge, dont elle aura une fille, Elisabeth, elle deviendra la confidente de Gide. Elisabeth donnera naissance à Catherine, fille de Gide.

Marié à Madeleine, qui doit tout ignorer de cette enfant née hors mariage et même hors de toute convention sociale, Gide veillera de très près à l'éducation de sa fille. Il avoue à la Petite Dame qu'il n'a eu d'amour que pour sa femme Madeleine, qu'il n'a connu de désir physique que pour des hommes. Il s'affiche d'ailleurs avec Marc Allégret, alors adolescent et qui deviendra le cinéaste que l'on sait.

À l'origine, *Les Cahiers de la Petite Dame* comportent quatre forts volumes. L'anthologie que nous soumet Peter Schnyder sous le titre de *Je ne sais si nous avons dit d'impérissables choses* est intelligente, instructive et de nature à contenter le lecteur curieux pour qui l'œuvre de Gide a un intérêt qui dépasse celui de l'histoire littéraire. Le titre retenu vient d'une confidence de Maria Van Rysselberghe à Martin du Guard, à qui elle apprenait l'existence des cahiers rédigés à l'insu de Gide. Ce n'est que sur son lit de mort que ce dernier apprendra leur existence.

Maria Van Rysselberghe sera voisine de Gide au 1, bis rue Vaneau, dans le 5^e à Paris, à partir de 1928. Hormis certains voyages de part et d'autre, hormis l'exil maghrébin de Gide pendant la Seconde Guerre mondiale, elle le côtoiera tous les jours. L'image qu'elle nous donne de lui n'est pas naïve, ce n'est pas non plus le témoignage benêt d'une admiration sans condition.

«En amitié, il est capable d'une infinie patience pour préserver la bonne entente qui lui paraît la chose la plus importante, bien plus précieuse que d'avoir raison.» De même nous rapporte-t-elle que, dans les col-



André Gide en 1947 au théâtre Marigny

loques et les rencontres littéraires, Gide ne fait pas très bonne figure, plus apte à écouter qu'à prendre la parole. En 1934, il confie à notre diariste: «C'est la première fois que je suis navré en lisant une chose de Valéry. Ah! chère amie qu'il est malaisé de bien vieillir; gardons-nous de la grimace qui accuse les rides, mieux vaut encore la gravité.» Gide a-t-il toujours évité ces grimaces-là? Rien n'est moins sûr. Il n'empêche que Gide a constamment cherché la vérité, qu'il abandonnait volontiers un point de vue pour se rallier à celui d'un interlocuteur. Optimiste sur le fond en toutes choses, il s'opposait au pessimisme généralisé de son ami, Roger Martin du Guard.

Cette anthologie se dévore pour peu qu'on soit désireux d'entrer dans l'intimité d'un écrivain important doublé d'un grand intellectuel. Un bourgeois évident, qui n'eut jamais à travailler pour gagner sa vie quotidienne, mais dont les occupations de l'esprit s'accompagnaient d'interrogations humanitaires. Gide, c'est l'écrivain, le jouisseur, l'amoureux de la musique, le penseur préoccupé de la montée du communisme et du fascisme. Si elle sait voir et décrire les petites choses du quotidien, Marie Van Rysselberghe parvient aussi à s'entretenir d'une façon non réductrice avec un homme qu'elle admire. C'est ce qui fait le poids de cette anthologie. La préface d'André Malraux est du reste fort éclairante.

Collaborateur du Devoir

JE NE SAIS SI NOUS AVONS DIT D'IMPÉRISABLES CHOSES

Maria Van Rysselberghe
Gallimard, coll. «Folio»
Paris, 2006, 704 pages

Agenda littéraire
Février 2007

UNEQ

Union des écrivains et des écrivains québécois

JEUDI 8 FÉVRIER, 19 h 30
DUO POÉTIQUE

Rencontre littéraire animée par l'écrivain en résidence, WERNER LAMBERSY, avec le poète FRANÇOIS CHARRON
Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal
Sherbrooke. Entrée gratuite. Réservation obligatoire

JEUDI 15 FÉVRIER, 19 h 30
DES MOTS ET DES SONS

Lecture-concert inspirée par LES PLAINES CANADIENNES avec l'écrivain NICOLAS DICKNER et le musicien — CHANTEUR PHILIPPE B.
Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal
Sherbrooke. Entrée gratuite. Réservation obligatoire

JEUDI 22 FÉVRIER, 19 h 30
DE LA VIE À L'ÉCRITURE

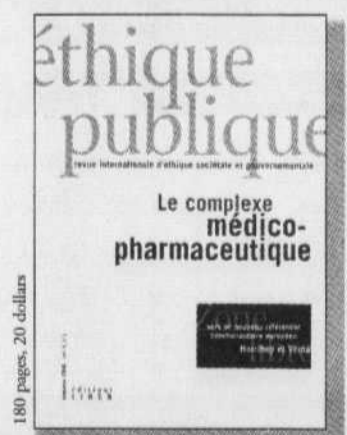
Rencontre littéraire dans le cadre de la Journée internationale de la langue maternelle avec LUCIEN FRANCOEUR, MICHEL NOËL et MICHEL VÉZINA, animée par STANLEY PÉAN
Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal
Sherbrooke. Entrée gratuite. Réservation obligatoire

RENSEIGNEMENTS et RÉSERVATIONS
au 514 849-8540
www.uneq.qc.ca

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Éthique publique, vol. 8, n° 2
Le complexe médico-pharmaceutique

COLLABORATEURS
Hubert Doucet, Philippe Focuras, Isabelle Hodgkinson et al., Julie Laplante, Patrick Laure, Bertrand Lebouché, Anne Lécu, Marc Lemire, Joseph J. Lévy, Jean-François Malherbe, Joël Monzé, Claude Richard et al., Anne-Laure Saives et al., Catherine Tourette-Turgis, Smadar Valérie Tourjman, Hubert A. Wallot, Jean-Christophe Weber, Russell Williams

INRS
Chaire Fernand-Dumont

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE
CIREA

UNIVERSITÉ LAVAL
IDEA

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Petite leçon de démographie



Louis Cornellier

Dites «démographe», et la plupart des Québécois informés vous répondront «Jacques Henripin». Il y en a d'autres, et des meilleurs ajouteront même certains, mais c'est néanmoins lui qui incarne, aux yeux de la majorité, le modèle du genre. À quoi attribuer cette relative popularité? D'abord à l'ancienneté du scientifique, maintenant octogénaire, à ses qualités de pédagogue qui lui permettent de vulgariser efficacement cet univers assez complexe et peut-être un peu, aussi, à son collier de barbe qui lui donne une bouille, reconnaissable entre toutes, de grand-père savant et sympathique.

Dans *Jacques Henripin - Les défis d'une population mondiale en déséquilibre*, un livre d'entretiens mené par Jean-Frédéric Légaré-Tremblay, journaliste indépendant et chercheur associé à l'Observatoire sur les États-Unis de la Chaire Raoul-Dandurand en études stratégiques et diplomatiques à l'UQAM, le célèbre démographe nous donne une instructive petite leçon de démographie et aborde quelques-uns des enjeux soulevés par l'état actuel des choses.

Le monde occidental, affirme Henripin, vit actuellement la conclusion de la troisième phase de la transition démographique. Pendant des siècles — c'est la première phase —, la natalité forte s'accompagnait d'une mortalité presque aussi forte, ce qui entraînait une faible croissance de la population. Vers le milieu du XVIII^e siècle — c'est la deuxième phase —, l'amélioration des conditions de vie a permis un recul de la mortalité, alors que la fécondité restait élevée, d'où une forte croissance de la population. La troisième phase, qui date de la fin du XIX^e siècle, se caractérise par une mortalité encore plus faible, mais aussi par une baisse de la fécondité attribuable à l'apparition de la contraception. À terme, et nous y sommes, «la

fécondité ne fait qu'équilibrer la mortalité» et la décroissance pointe à l'horizon.

Faut-il y voir une catastrophe? Pas nécessairement, répond un Henripin qui semble très serein dans ces pages. Pour certains démographes, en effet, la forte fécondité est l'une des causes de la pauvreté de certains pays. Pour d'autres, et Henripin est de ceux-là, la pauvreté dépend plutôt des ressources naturelles et du savoir-faire dont dispose un pays. Ces derniers reconnaissent toutefois qu'une forte croissance démographique peut être onéreuse puisqu'elle oblige à supporter une lourde cohorte d'enfants nécessairement peu productifs — comme en c'est le cas en Afrique —, mais ils n'en concluent pas que la décroissance serait idéale.

Un «handicap fructueux»

S'inspirant du grand démographe français Alfred Sauvy, Henripin reconnaît donc qu'une croissance de la population représente un certain handicap, «mais un handicap fructueux, car il oblige à réagir». Une croissance trop forte, donc, peut écraser une économie, mais une faible croissance vaut mieux qu'une décroissance. «L'histoire, affirme Henripin, semble montrer que la paresse démographique engendre l'engourdissement économique et social en général. Les êtres humains ont besoin de défi. [...] Quand la vie est trop facile... on s'affaisse.»

Cette logique, qui reste un peu abstraite, ne résume pas les enjeux démographiques de l'heure. Elle explique peut-être en partie les difficultés de l'Afrique subsaharienne qui «conserve une fécondité débridée avec, en moyenne, 6,0 enfants par femme» et celles de l'Afghanistan qui a un taux de 6,8 naissances par femme (ces pays, évidemment, Henripin ne dit pas le contraire, ont bien d'autres problèmes), mais elle laisse inexplicables les écarts existants entre pays similaires.

En effet, pourquoi le Canada a-t-il un taux de fécondité de 1,6 enfant par femme, ce qui est tout de même mieux que l'Italie, la Grèce et l'Espagne (1,2 enfant), alors que la Suède, la Norvège, le Danemark et la France ont un taux de 1,8 enfant, que l'Irlande, l'Islande et la Nouvelle-Zélande font un peu mieux et que les États-Unis ont un taux de 2,0 enfants par femme? Pour expliquer ce dernier cas, Henripin évoque «le goût de la vie des Américains», «leur optimisme,

leur confiance dans l'avenir», l'importance de la religion et la nuptialité. Pour les autres pays, il souligne les mesures d'aide à la parentalité.

Le tableau d'ensemble qu'il dresse lui inspire aussi quelques inquiétudes. «En 1950, remarque-t-il, l'Europe abritait 22 % de la population du monde. Elle en représente aujourd'hui 12 % et, en 2050, un maigre 7 %, d'après les hypothèses moyennes des démographes onusiens.» Et alors? Deux choses, constate Henripin: «la perte de poids du monde libre» par rapport au reste de la planète et, ajoutée à elle avec prudence, le fait que «la religion musulmane est déjà aujourd'hui celle qui croît le plus rapidement au monde». Est-ce nécessairement inquiétant? «Cela fait réfléchir», se contente-t-il de noter, en laissant sous-entendre que cette évolution ne doit pas nous laisser indifférents.

En ce qui concerne plus particulièrement le Québec, où le taux de fécondité est actuellement de 1,6 enfant par femme, Henripin souligne que l'immigration ne permettra pas facilement de rajeunir la population. Pour maintenir l'équilibre démographique, en conservant le même taux de fécondité, le Québec devrait accueillir, d'ici quelques années, entre 70 000 et 80 000 immigrants par année, c'est-à-dire deux fois plus qu'aujourd'hui. Bien sûr, ce n'est pas impossible, mais cela aurait pour conséquence qu'aux environs de 2080 «environ la moitié de la population du Québec serait constituée par des immigrants de l'étranger et leurs enfants». Encore une fois, commentaire prudent du démographe: «[...] ce n'est pas une calamité, mais il faut savoir ce que l'on veut.» Pour que le Québec conserve son visage actuel, déjà partiellement métissé, ce qu'aucun esprit de bonne foi ne déplore d'ailleurs, on comprend que le taux de fécondité devrait augmenter légèrement, dans une proportion équivalente au taux d'immigration.

À la fois défenseur du rôle social de la famille et partisan de mesures d'aide plus généreuses à la parentalité, Henripin est également critique de l'«éthique à court terme» qui caractériserait notre société. Dans cet ouvrage, il surprend quelque peu en affirmant que «les homosexuels sont moins nombreux qu'on ne le prétend» car «ils représentent environ 3 ou 4 % de la population»; il suggère par ailleurs de les aider comme «les couples normaux» s'ils veulent élever des enfants. Et il déçoit quand il reprend le mythe se-



JACQUES HENRIPIN LE DEVOIR

Pour que le Québec conserve son visage actuel, déjà partiellement métissé, on comprend que le taux de fécondité devrait augmenter légèrement, dans une proportion équivalente au taux d'immigration.

lon lequel le français est menacé au Québec en raison de la mauvaise qualité de la langue, et non en raison de son nombre de locuteurs. Au total, cependant, ses propos plutôt mesurés sont très instructifs et suscitent de saines réflexions.

louiscornellier@ipcommunications.ca

JACQUES HENRIPIN: LES DÉFIS D'UNE POPULATION MONDIALE EN DÉSÉQUILIBRE

Entrevue de Jean-Frédéric Légaré-Tremblay
Varia
Montréal, 2006, 108 pages

ÉCONOMIE

Stiglitz et Yunus: le capitalisme contre la pauvreté

FRANCE-ISABELLE LANGLOIS

Voici deux livres complémentaires et très éclairants écrits par deux économistes: *Vers un monde sans pauvreté* et *Un autre monde. Contre le fanatisme du marché*. Le premier est l'œuvre du Prix Nobel de la paix 2006, Muhammad Yunus. Le second est le probable troisième best-seller de Joseph E. Stiglitz, ancien conseiller de Bill Clinton et ex-vice-président de la Banque mondiale. Deux livres qui démontrent de façon convaincante que la logique capitaliste peut servir à combattre la pauvreté et les inégalités.

C'est dans les années 1970, de retour au Bangladesh après de brillantes études universitaires aux États-Unis, que le jeune Muhammad Yunus commença à s'intéresser de près aux plus déshérités de son pays. Très vite un constat s'imposa: pour s'en sortir, ces gens ont besoin qu'on leur concède des prêts. C'est ainsi que Yunus mit sur pied la banque Grameen, une sorte de Caisse populaire, mais plus ambitieuse, plus dynamique, plus fonceuse, plus courtoise, et qui à ce jour n'a toujours pas vendu son âme.

La banque Grameen s'est particulièrement intéressée aux

femmes, qui doivent souvent exercer une activité parallèle génératrice de revenus. Pour acheter la matière première dont elles ont besoin, elles doivent avoir recours aux prêteurs usuriers. Les taux d'intérêt sont si élevés qu'elles ne retirent de la vente de leurs produits que de maigres gains, insuffisants pour ne pas avoir à emprunter de nouveau. C'est ce cercle vicieux que rompt la Grameen.

Aujourd'hui, plus de 10 % des Bangladeshi bénéficient de ses prêts, et pour la grande majorité il s'agit de femmes. Des personnes qui n'offrent aucune garantie de remboursement. La Grameen a grossi, s'est développée et offre plusieurs services autres que les prêts financiers, par exemple un service de téléphonie cellulaire dans les villages les plus reculés, que l'on pourrait qualifier de coopératif. La Grameen a aussi fait des émules ailleurs dans le monde, notamment aux États-Unis. Contrairement à ce qui se passe dans les banques privées qui ne prêtent qu'aux riches, le taux de remboursement y est de plus de 90 %.

C'est tout le travail acharné et les combats menés par Muhammad Yunus contre la pauvreté, les institutions internationales et autres grandes banques que *Vers un mon-*



Joseph E. Stiglitz

de sans pauvreté raconte agréablement. On regrette un peu l'empressement de l'éditeur à rééditer en l'état le livre paru d'abord en 1997. Dix années manquent au récit. Dans tous les cas, à l'instar du livre de Stiglitz, il s'agit d'un ouvrage très facile à lire, très clair et très utile pour comprendre, simplement, les rouages et les tentacules de l'économie mondiale du petit ciréur de chaussures de Dacca à la Banque mondiale, en passant par le FMI, l'OMC.

Un capitalisme équitable et équilibré?

Des initiatives comme la banque Grameen peuvent changer la donne. Et c'est ce que souligne Stiglitz dans son dernier ouvrage, qui prône une économie capitaliste, certes, mais néanmoins équitable et équilibrée. Ce que Stiglitz nous dit, c'est que le capitalisme a vaincu et est sans doute nécessaire. Seulement, il est malade et en l'état ne fonctionne pas.

Le lobby des multinationales est trop fort, influençant à tort et à travers les politiques économiques des gouvernements. Au final, seuls leurs intérêts à court terme sont pris en compte, tant au chapitre des politiques nationales qu'au chapitre des instances internationales. Ce qui donne des accords internationaux qui n'ont de libre-échange que le nom. L'économie et le commerce sont beaucoup trop importants pour être laissés entre les mains des seuls ministres du Commerce, nous dit Stiglitz.

Pour l'économiste, la mondialisation peut et doit amener la richesse à tous. Mais pour cela, il faut des règles. Il rappelle et démontre que l'Occident a prospéré grâce au capitalisme, mais combiné à l'intervention des États. De même, de nos jours, la Chine, l'Inde ou le Brésil s'en sortent mieux, car ces États in-

terviennent dans l'économie, fixent des règles et font des choix. À l'inverse, le taux de pauvreté dans l'ex-Bloc soviétique est dix fois plus élevé qu'au dernier jour du communisme, en raison précisément des privatisations à tout vent qui n'auront eu pour effet que la fuite massive des capitaux.

Stiglitz insiste sur le fait que le savoir doit demeurer un bien public. Les brevets sur les PI restreignent l'innovation. Ces brevets mènent aux monopoles des compagnies, notamment pharmaceutiques. Ce qui tue sciemment des centaines de personnes tous les jours. La vie de millions de gens a moins de valeur que les profits indécents des compagnies pharmaceutiques. Selon la rhétorique utilisée par l'industrie, les prix élevés pratiqués serviraient à financer la recherche sur les médicaments vitaux. C'est faux. «La plupart [...] dépendent beaucoup plus en publicité [...] davantage en produits reliés au style de vie (produits pour faire pousser les cheveux, ou contre l'impuissance masculine) qu'en recherche consacrée aux maladies; et pratiquement rien pour les travaux sur les maladies les plus répandues dans les pays très pauvres, comme la malaria.» Pour que ça change, il suffit de faire réglementer. Cela dépend de nous, de notre volonté.

Avec ce livre, Stiglitz avait pour

ambition — et c'est réussi — de «démontrer que la mondialisation, telle qu'on l'a imposée, a empêché d'obtenir l'équilibre requis. [Mais] que rien n'oblige à ce qu'elle nuise à l'environnement, aggrave les inégalités, affaiblisse la diversité culturelle et favorise les intérêts des grandes firmes aux dépens du bien-être des simples citoyens. Une mondialisation choisie, bien gérée, comme elle l'a été dans le développement réussi d'une grande partie de l'Asie orientale, peut beaucoup apporter aux pays en développement comme aux pays développés.» Avis à tous les lucides de ce monde, qui ne pourront accuser Stiglitz d'être un altermondialiste utopiste, anticapitaliste et non réaliste.

Collaboratrice du Devoir

UN AUTRE MONDE

CONTRE LE FANATISME DU MARCHÉ
Joseph E. Stiglitz
Fayard
Paris, 2006, 456 pages

VERS UN MONDE SANS PAUVRETÉ

Muhammad Yunus,
avec Alan Jolis
Éditions JC Lattès
Paris, 2006 (1997), 352 pages

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri

Au cœur des débats

Spirale n° 212

En collaboration avec le magazine culturel *Spirale* et le Centre de recherche sur l'immigration, l'ethnicité et la citoyenneté (CRIEQ/UQAM)

Mercredi 7 février
à 19h00

Entrée libre
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 514-739-3639

ISLAM, ISLAMISME, TERRORISME : un amalgame inquiétant

Dans la foulée du 11 septembre, un vaste mouvement d'islamophobie, traverse toutes les sociétés occidentales. Le Québec ne fait pas exception.

Ce mouvement montre une confusion inquiétante qui ne voit dans l'islam que ses formes extrémistes.

La radicalisation politique de l'islam dans l'islamisme est-elle inévitable ?

L'islamophobie croissante est-elle un phénomène de fond ?

L'intégration des immigrants venant de pays musulmans est-elle a priori problématique ?

Avec
Rachad Antonius,
Salah Basalamah,
Jean-Paul Brodeur,
Christian Nadeau,
Marie-Joëlle Zahar

ANIMATEUR
GEORGES LEROUX

Avec le soutien du Conseil des Arts du Canada

LA LIBRAIRIE GALLIMARD ET LE THÉÂTRE DE QUAT'SOUS PRÉSENTENT

Kim Yaroshevskaya SUR LES PLANCHES DE LA LIBRAIRIE GALLIMARD



À L'OCCASION DE LA PIÈCE *UNE NUIT ARABE*, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS, LA COMÉDIENNE KIM YAROSHEVSKAYA FERA LA LECTURE DE TEXTES CHOISIS PARMIS SON RÉPERTOIRE DE CONTES PHILOSOPHIQUES, CONTES D'HUMOUR ET DE SAGESSE.

SAMEDI LE 10 FÉVRIER À 13H30
À LA LIBRAIRIE GALLIMARD
3700, BOUL. SAINT-LAURENT
514 499 2012

RÉSERVATION REQUISE



Théâtre de QUAT'SOUS

ACTIVITÉ GRATUITE

Librairie Gallimard

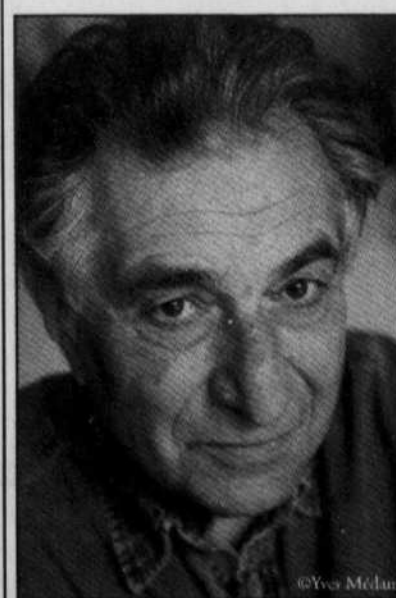
WWW.GALLIMARDMONTREAL.COM

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Alain Médam

L'état des lieux par ciel variable Regards sur soi et sur le monde



ALAIN MÉDAM

L'ÉTAT DES LIEUX PAR CIEL VARIABLE

Regards sur soi et sur le monde

Liber

216 pages, 23 dollars



**Les croyances
qui apportent le
succès en affaires**

Richard Thibodeau

Les communications interpersonnelles et les valeurs. Se sentir important aux yeux des autres est une des plus grandes sources de motivation qui soient.



**Comment se faire
des amis et influencer
les autres**

Dale Carnegie

Best-seller mondial traduit en 37 langues. Des techniques pour gagner la sympathie des autres. Une méthode efficace pour devenir un bon leader.



**Investir à la bourse
et s'enrichir**

Bernard Mooney

Un guide sur la Bourse le plus avancé et le plus pratique jamais publié en français. Profitez-en! Vous obtiendrez des rendements hors du commun.



**Le rôle de l'image de soi
et du savoir-faire
au bureau**

Ginette Salvat

Look, épanouissement et personnalité. Ce livre traite de l'importance de l'image de soi dans le monde compétitif dans lequel nous vivons.

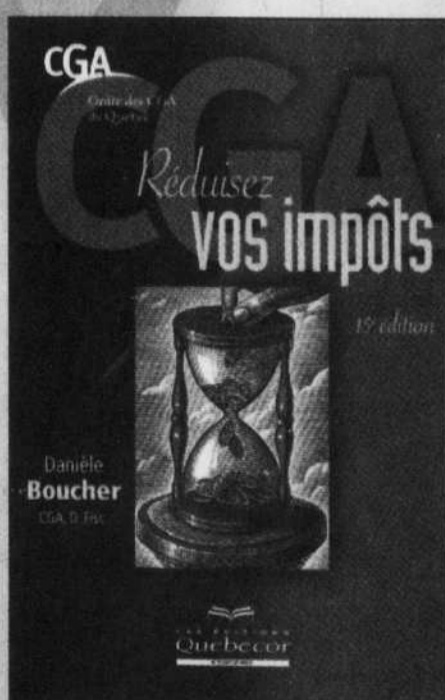
De la lecture pour faire des bonnes affaires



**Comment vous enrichir
dans la vente**

Philippe L. G. Pinson

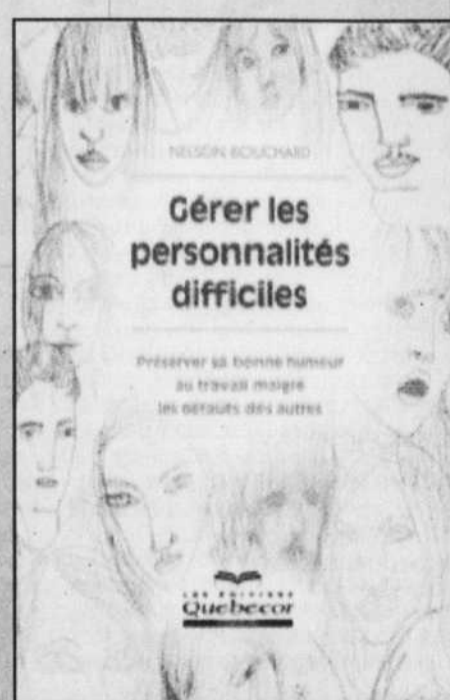
Organiser et concrétiser ses efforts de prospection dans la vente. L'art et la manière de repérer, de gagner et de conserver de nouveaux clients.



**Réduisez
vos impôts**

Danièle Boucher, CGA, D. Fisc.

Ce guide indispensable, illustré de nombreux exemples, aide à préparer ses déclarations de revenus sans rien oublier et surtout permet d'utiliser légalement les astuces fiscales.



**Gérer les personnalités
difficiles**

Nelson Bouchard

Préserver sa bonne humeur au travail malgré les défauts des autres. Des conseils simples et efficaces. Un véritable passeport pour la réussite.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

**LES ÉDITIONS
Quebecor**
QUEBECOR MEDIA

7, chemin Bates, Outremont (Québec) H2V 4V7
Téléphone : 514-270-1746

Courriel : simard.jacques@quebecoreditions.com

Pour en savoir plus : www.quebecoreditions.com